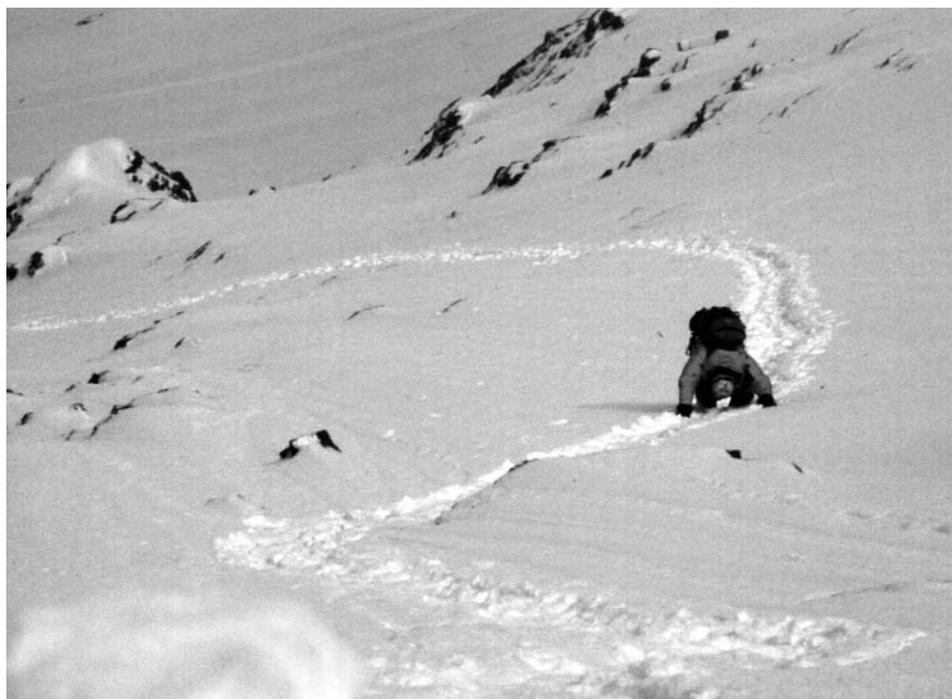


Nanga Parbat

Cimes 2003

© Pierre Chapoutot 2005



Dans la voie « Tom et Martina » du versant Diamir. Ci-dessous, la jonction avec la voie Kinshofer. On aperçoit les tentes du camp III (photos Jean-Christophe Lafaille)



Pierre Chapoutot

Nanga Parbat, recto-verso

Il ne paraît pas indispensable de revenir sur une histoire souvent racontée, qu'il s'agisse des drames survenus dans les années 1930, des conditions de la victoire solitaire d'Hermann Buhl en 1953, ou des exploits de Reinhold Messner en 1970 et 1978. En revanche, il peut être intéressant d'examiner comment une montagne – et celle-ci en particulier – peut servir de prétexte à la production de mythes qui s'enracinent durablement dans la mémoire alpine.

De ce point de vue, le Nanga Parbat est une bonne source d'inspiration, comme en témoigne l'importance de la littérature qui le concerne, dans un registre toujours dramatique, pour ne pas dire mélodramatique. C'est un privilège réservé à un petit nombre de montagnes, comme le Cervin et surtout l'Eiger. Il se trouve d'ailleurs que le Nanga Parbat a énormément de points communs avec l'Eiger, ou les clichés qui le concernent. C'est d'abord la démesure : l'Eigerwand est la plus haute muraille des Alpes, le Nanga Parbat possède les plus gigantesques versants de l'Himalaya, sinon du monde. Les deux ont la réputation des montagnes tueuses, soupçonnées même d'intentions maléfiques, une réputation que la tradition alpine a acceptée aussi volontiers qu'elle a (légitimement) tourné en dérision le thème de « l'Alpe homicide ». On retrouvera souvent sur les deux cimes les mêmes protagonistes : redescendu vivant d'une tentative dans l'Eigerwand en 1937, Hias Rebitsch participe à l'expédition de 1938 ; membre de la cordée victorieuse de 1938, Heinrich Harrer est au Nanga Parbat en 1939 ; Hermann Buhl gravit l'Eigerwand en 1952 avant de triompher au Nanga Parbat l'année suivante ; et Anton Kinshofer, leader de la cordée victorieuse en 1963 du versant Diamir, a participé en 1961 à la première ascension hivernale de l'Eigerwand, tout comme Andreas Mannhardt. Enfin, il y a encore les mêmes à-côtés idéologiques, faisant des deux montagnes un test de la connivence entre l'alpinisme austro-allemand des années 1930 et le nazisme.

Reste à voir dans quelle mesure ces images sont valables, ou ne représentent que de simples clichés. Un premier exemple pourra fournir une indication, s'agissant du caractère meurtrier du Nanga Parbat. Si on y a dénombré beaucoup de victimes dans les premiers temps (31 morts entre 1895 et 1950), leur nombre n'augmente plus par la suite (30 entre 1962 et 1998), la témérité meurtrière devenant plutôt dans les années 1980 une spécialité asiatique (12 Japonais et 3 Coréens). Leur nombre total reste néanmoins impressionnant si on le rapporte au nombre d'ascensionnistes parvenus au sommet, seul critère autorisant des comparaisons¹ : 61 morts pour

1 - Statistiques arrêtées en décembre 2000. Au Nanga Parbat, le dernier mort remonte à 1998, alors qu'il y a eu au moins 16 ascensions réussies en 2001...

186 « summiters », soit un taux tournant autour de 33 %. Or, l'Everest est à 13 %, le Kangchenjunga à 24 %, le K2 et le Manaslu à 26 %. Cependant, il faut tenir compte du caractère exceptionnel des désastres de 1934 (10 morts en 6 jours) et surtout 1937 (16 tués le 15 juin, soit la totalité de l'expédition), qui restent presque sans équivalent, exception faite de la tragédie des 10 et 11 mai 1996 à l'Everest (12 morts). Pour le reste, l'Everest enregistre 7 morts le 7 juin 1922, le K2 en compte 6 le 13 août 1995, le Kangchenjunga se contente de 5 dans l'expédition suisse de 1905, dont 4 le 1er septembre. Rien de comparable. Si l'on fait abstraction du seul accident de 1937, le score du Nanga Parbat tombe à 24 %, ce qui le remet dans une honnête moyenne, très loin derrière celui de la vraie tueuse himalayenne, l'Annapurna, forte de 50,5 % de victimes, sans qu'on ait jamais cherché à la décorer de ce titre funeste ! Ici comme ailleurs, ce n'est pas la montagne qui tue : ce sont simplement les modalités de son approche qui accroissent ou diminuent les risques d'enregistrer des pertes. La spécificité du Nanga Parbat réside dans l'altitude exceptionnellement basse du camp de base et dans les dimensions démesurées des versants, ce qui se traduit par un risque supplémentaire d'œdèmes et une dimension particulière des avalanches ; mais ce sont des données objectives qu'il est possible de traiter comme telles.

Autre postulat : le Nanga Parbat serait « la montagne des Allemands ». Cette idée est tellement enracinée que, dans son roman publié en 1999, David Torres Ruiz en fait un paradigme : alpiniste inexpérimenté, Adrian veut convaincre son amant, Angel, de l'emmener avec lui au Nanga Parbat, et quel est l'argument massue ? « De toutes les raisons du monde, de toutes les excuses acceptables ou stupides, vraies ou fausses, tu mis le doigt sur la seule qui fût légitime : parce que je suis allemand ». Passons sur le fait que, dans les vingt dernières années, les alpinistes espagnols aient été deux fois plus nombreux que les germaniques (en comptant les Allemands, les Autrichiens, les Suisses et les Tyroliens du Sud !) : cela ne suffira pas à faire du Nanga une montagne espagnole, pas plus qu'on ne pourrait la réputer japonaise ou polonaise. Il est clair que la notion de « montagne allemande » renvoie à l'histoire de sa conquête, non aux temps de la banalisation. Mais il reste là matière à enquête.

L'idée est apparue très tôt, alors même que n'avait encore eu lieu que l'expédition manquée de 1932. On la trouve sous la plume de Marcel Kurz dans un article publié au début de 1934 dans la revue du G.H.M., *Alpinisme*, sous le titre « Le problème himalayen ». Et cela n'a rien à voir avec les péripéties héroïco-dramatiques qui vont suivre. « Les Allemands, écrivait Kurz, comptent renouveler l'attaque en 1934 et ils se sont déjà réservé la montagne d'avance. Je dis bien réservé. Car on peut maintenant se réserver un pic himalayen comme on louerait une chasse en Argovie ou en Alsace. Dans l'Himalaya, une réserve de ce genre a l'avantage de ne rien coûter. C'est une mode nouvelle qui semble s'implanter et qui ne manque pas d'originalité. Les Anglais en sont un peu responsables. Ils ont acquis

l'exclusivité pour l'Everest [...] et ils ont déclaré le Kangchendzönga une montagne allemande, probablement parce qu'ils la jugent désespérée. Mais voici que le Nanga Parbat devient lui aussi montagne allemande : Merkl y a laissé sa carte de visite, sous forme de camps qui attendront fidèlement son retour... Dans ce cas le K2 serait une montagne italienne... Où donc est la montagne française ? Et quelle sera la montagne suisse ? Si les Suisses, par exemple, voulaient tenter leur chance au Nanga Parbat, ils risqueraient de s'attirer un procès avec les Allemands ! N'est-ce pas inouï ? [...] La lutte pour les pôles fut autrement libre et loyale. Les alpinistes feraient bien de se le rappeler ! » [*Alpinisme*, n° 33, pp. 391-399].

Marcel Kurz situait son propos sous l'angle des rivalités entre nations. C'est une donnée qu'il est aisé d'appréhender quand il s'agit de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la France, des Etats-Unis ou du Japon, beaucoup moins à propos de l'Allemagne, car on touche alors à un espace à géométrie doublement variable. Il existe en Europe au moins deux nations qui peuvent se revendiquer « allemandes » : l'Allemagne elle-même, et l'Autriche. Elles ont entretenu l'une avec l'autre des rapports rarement sereins : l'Allemagne a été forgée en 1866 par la guerre contre l'Autriche des Habsbourg, et la brutale victoire de Sadowa. Puis est apparu dans les deux pays un courant pangermaniste qui a répandu le thème de la réunion des deux nations en une seule – l'Anschluss. Ce thème a pris une dimension particulière après la défaite commune de 1918, et surtout après la dramatique dislocation de l'Empire d'Autriche-Hongrie à la suite des traités de St-Germain et de Trianon. L'Autriche se trouvait alors réduite à sa plus simple expression (qui correspond au territoire actuel, le Tyrol du Sud étant cédé à l'Italie). Cependant, le traité de St-Germain interdisait expressément un rattachement à l'Allemagne. Tout a été remis en question après l'accession au pouvoir à Berlin de Hitler, en janvier 1933. Autrichien d'origine (il ne fut naturalisé allemand qu'en 1932, pour pouvoir se présenter à l'élection présidentielle où il fut battu par Hindenburg...), Hitler était porteur, parmi d'autres, du projet pangermaniste qui comportait en priorité la réalisation de l'Anschluss. Il devait y avoir une première tentative – manquée – en juillet 1934, puis une seconde – réussie – en mars 1938. Cependant, l'Autriche ne resta province allemande que de 1938 à 1945. Au lendemain de la Seconde guerre, les deux pays subirent le même sort : privés de toute souveraineté, ils furent partagés entre quatre zones d'occupation (américaine, britannique, française et soviétique) et fonctionnèrent pendant plusieurs années comme des entités sous tutelle. L'Allemagne retrouva sa souveraineté en 1949, mais dans le cadre de la division entre deux États hostiles (la RFA et la RDA), l'Autriche en 1955, dans des conditions infiniment plus paisibles. Ces événements ont évidemment eu des répercussions sur le destin personnel des contemporains : nés autrichiens, Buhl ou Harrer ont été allemands entre 1938 et 1945, avant de retrouver leur nationalité d'origine, et voilà qui pourra déjà influencer le destin du Nanga Parbat.

Il faut ajouter à cela un autre aspect, qui touche aux institutions alpines allemandes et autrichiennes. Vienne et Munich (surtout) sont devenues très tôt les

principaux pôles de développement de l'alpinisme européen, bien avant la Première guerre. La particularité est que les puissants clubs alpins allemand et autrichien ont fusionné dès 1873 dans une organisation unique, le D.Ö.A.V. : c'est donc le milieu alpin qui a été l'un des premiers à concrétiser l'idéal pangermaniste, et même de façon militante, voire agressive, après la défaite de 1918. C'est ainsi qu'au congrès de Salzbourg, en 1920, le D.Ö.A.V. vote une motion véhémement pour protester contre le rattachement du Sud-Tyrol à l'Italie². Pire : les sections viennoises excluent leurs membres juifs, qui se regroupent alors dans une section particulière baptisée Donauland, elle-même chassée du D.Ö.A.V. en 1924. À un moment où le nazisme remporte peu de succès électoraux en Allemagne, les institutions alpines apparaissent comme une avant-garde déterminée. Il ne faudra donc pas s'étonner de voir le D.Ö.A.V. jouer un rôle extrêmement important dans la préparation de l'Anschluss. Cela ne lui épargnera pas la domestication sous la férule du régime nazi, mais c'est un phénomène banal dans tout système totalitaire, où aucune organisation ne peut échapper au contrôle de l'État : il en va de même à la même époque en U.R.S.S. ou en Italie, et Vichy essaiera de faire la même chose en 1942 avec la création... de la F.F.M...

L'unité institutionnelle de l'alpinisme austro-allemand prend fin en 1945, avec la séparation forcée du D.A.V. et de l'Ö.A.V., encore effective aujourd'hui. Dès lors les conséquences concrètes sont claires : avant 1938, les tentatives sur l'Eiger ou le Nanga Parbat peuvent associer des alpinistes de nationalité allemande ou autrichienne, œuvrant dans le cadre d'un même alpinisme austro-allemand. Puis, toute différence est abolie entre 1938 et 1945, mais cela ne correspond qu'à très peu de chose sur le terrain des réalisations alpines effectives, pour des raisons évidentes : les alpinistes allemands sont au front, ou, comme Harrer et Aufschnaiter, dans des camps de prisonniers... Après 1945, on revient à deux alpinismes distincts, même s'ils sont pratiqués dans la même langue. Ces considérations ne sont pas de simples pinaillages : il ne viendra à l'esprit de personne d'affirmer que la quasi victoire de Raymond Lambert sur l'Everest, en 1952, serait autre chose qu'un bel exploit suisse, sous prétexte qu'il fût francophone...

L'histoire du Nanga Parbat permettra en fait de mieux percevoir l'importance du rôle des Autrichiens, voire d'autres acteurs germanophones, comme les Suisses allemands ou les Tyroliens du Sud. Certes, les cinq expéditions de l'entre-deux-guerres sont toutes austro-allemandes, et c'est un Allemand, Karl Maria Herrligkoffer, qui organise entre 1953 et 1982 une impressionnante série de dix expéditions (sur les trente-deux comptabilisées de 1950 à 1982), aboutissant à l'ouverture de quatre des itinéraires majeurs de la montagne. Mais si l'on observe leur déroulement de plus près, on relève que des Allemands ne touchent le sommet qu'à trois reprises, dont deux fois seulement dans le cadre d'une expédition

2 - Voir l'article de Michel Mestre cité dans la note 18.

Herrligkoffer : en juin 1962 sur le versant Diamir³, en juin 1970 sur le versant Rupal⁴, et en juillet 1982 dans la cadre de l'expédition Mazeaud sur le versant Diamir⁵. Dans le même temps, on dénombre quatre réussites autrichiennes : en juillet 1953 sur le versant Rakhiot⁶, en août 1976 sur l'arête Sud-Ouest⁷, et en août 1978 avec deux parcours qui donnent à la voie Kinshofer du versant Diamir une conclusion différente, aujourd'hui devenue classique⁸.

Dans ce palmarès s'intercalent deux réussites tchèques : juillet 1971 sur le versant Rakhiot⁹, juillet 1978 sur le versant Diamir¹⁰ ; une réussite hollandaise en août 1981 sur l'arête Sud-Ouest¹¹ ; deux suisses : en juin 1982¹² et en août 1982 sur le Pilier Est-Sud-Est du versant Rupal¹³ ; enfin les deux ascensions de Reinhold Messner en juin 1970 sur le versant Rupal (avec son frère Günther)¹⁴, puis en août 1978 sur le versant Diamir en solo absolu¹⁵ – auxquelles il faut ajouter une autre ascension italienne en août 1981 dans la voie Kinshofer¹⁶.

S'il fallait s'en tenir à la loi du nombre, en ne considérant que les réussites, le Nanga Parbat serait donc plus autrichien (10 alpinistes au sommet), et autant tchèque qu'allemand (6 et 6)... Plus encore si l'on met dans la balance le doublé Messner. Certes, Reinhold et Günther ont la nationalité italienne, mais de cette Italie très particulière du Tyrol du Sud (ou Haut-Adige), qui n'a jamais pu oublier son appartenance à l'Autriche d'avant 1919, et où la prépondérance des caractères germaniques est écrasante. L'appartenance du Nanga Parbat aux Allemands ne serait donc incontestable que sous l'angle des catastrophes, avec les quatre morts de 1934 et les six de 1937... une forme de performance qui sera plus tard l'apanage des Japonais. En somme, il faudrait mieux dire que le Nanga Parbat aura été simultanément la montagne de la persévérance... et de la poisse allemande !

3 - Kinshofer, Löw, Mannhardt, 2ème ascension du sommet, voie nouvelle.

4 - Kuen et Scholz, 4ème ascension derrière les frères Messner, voie nouvelle.

5 - Engl en solo, par la voie Kinshofer, 13ème ascension.

6 - Buhl en solo, 1ère ascension.

7 - Gimpel, Sturm, Schell, Schauer, 6ème ascension, voie nouvelle.

8 - Wurzer, Bauer et Streif pour la 8ème ascension, Indrich et Imitzer pour la 9ème, importante rectification de la voie Kinshofer.

9 - Fiala et Orolin, 5ème ascension, répétition de la voie Buhl.

10 - Belica, Just et les frères Zat'ko, voie nouvelle au Sommet N. Non comptée dans le palmarès des ascensions.

11- Friele, Gresnigt, Naar et Van Spang, 10ème ascension, répétition de la voie Schell.

12- Jöös et Loretan, 12ème ascension, par la voie Kinshofer.

13- Bühler en solo, 14ème ascension dans le cadre d'une expédition Herrligkoffer, voie nouvelle.

14 - 3ème ascension, dans le cadre d'une expédition Herrligkoffer, voie nouvelle.

15 - 7ème ascension, voie nouvelle.

16 - Fassi, Rotta, Scanabessi, 11ème ascension, par la voie Kinshofer.

Il peut cependant y avoir une autre façon de lire les choses. Dire d'une montagne qu'elle est anglaise, italienne, américaine ou japonaise, c'est se placer sur le terrain d'une revendication nationale, sinon nationaliste, qui n'est pas toujours en jeu. Il est clair que les expéditions allemandes des années 1932-1939 ont eu une connotation nationaliste forte, et même plus après l'avènement d'Hitler. Très nombreux étaient les alpinistes allemands ou autrichiens à être des membres plus ou moins enthousiastes des organisations nazies. Dans la cordée victorieuse de l'Eiger, par exemple, les membres allemands (Heckmair et Vorg) apparaissent plutôt comme des sympathisants, tandis que les autrichiens (Harrer et Kasperek) sont d'ardents militants S.A., qui n'hésitent pas à planter le drapeau à croix gammée sur leur tente du camping de Grindelwald. David Roberts affirme en outre que Harrer, qui avait adhéré à la S.S. dès avril 1938, quelques jours après l'Anschluss, se serait fait « pistonner » par Himmler pour participer à l'expédition de 1938 au Nanga Parbat. De son côté, le régime nazi exploite lourdement les exploits – ou les malheurs – de l'alpinisme austro-allemand pour sa propre propagande. Reste à savoir si cette connotation idéologique intervient effectivement dans l'action. Dans un article¹⁷ paru en 1939, Lucien Devies avait bien montré que la victoire sur l'Eiger était la conséquence logique de l'extraordinaire élan qui avait fait de Munich le pôle le plus dynamique de l'alpinisme européen – et donc mondial – dès la fin du XIXe siècle, ce qui revenait à dire que le nazisme n'y était pas pour grand-chose. Dans sa volonté de l'emporter et son attitude en face des périls, Heckmair était avant tout l'héritier de Winkler ou de Preuss, bien plus que le disciple de Hitler. Et il est très probable que le facteur déterminant a été l'utilisation des crampons à douze pointes, à tel point que Harrer n'a plus eu qu'à laisser son fanion nazi au fond de son sac. Que la propagande nazie se soit emparée après coup de l'exploit est dans l'ordre des choses, et la façon dont les protagonistes se sont laissés manipuler peut témoigner aussi bien de leur adhésion (Harrer) ou de leur infantilisme politique (Heckmair).

Dans le cas du Nanga Parbat, les choses sont peut-être moins innocentes. Citons un excellent connaisseur de ces problèmes, Michel Mestre¹⁸ : « Les nazis, en cela parfaits élèves des fascistes mussoliniens, avaient fort bien compris le parti à tirer des exploits sportifs, tout particulièrement des ascensions en montagne, parce qu'elles mettaient en exergue les qualités intrinsèques de la race ; et quand l'ascension se déroulait dans des conditions difficiles, quand l'issue était fatale, à la limite tant mieux, car c'était l'illustration d'un engagement total, des vertus sportives poussées à l'extrême, d'un comportement de guerrier, qui ne

17 - *Alpinisme et nationalité*, dans la revue du G.H.M. *Alpinisme*. Voir aussi son analyse de « L'ultime conquête des Alpes », dans *Les alpinistes célèbres*, éd. Mazenod 1957 pp. 176-187.

18 - Le passage suivant est emprunté à un article publié en mai 2002 par la Revue de Civilisation Contemporaine de l'université de Brest : « *L'idée nationale en montagne et dans l'alpinisme : le cas du club alpin austro-allemand* ». Disponible sur Internet : [www.univ-brest.fr/amnis/Les alpinistes et les nazis](http://www.univ-brest.fr/amnis/Les_alpinistes_et_les_nazis).

pouvait que servir la nation. Le succès était la garantie d'une valeur supérieure et l'échec montrait que l'homme nouveau voulu par le régime, ici l'alpiniste, était d'un courage à toute épreuve. [...] Jouant à la fois sur les grandes premières réalisées dans les Alpes (surtout sur la première à la face nord de l'Eiger en 1938), utilisant une presse entièrement à sa botte, en particulier la presse sportive, le régime nazi joue à fond la carte de l'Himalaya. En 1934, une expédition au Nanga Parbat, avec Willy Merkl, Fritz Bechtold, Aschenbrenner, Schneider, Wieland, obtient des résultats importants pour la cartographie des lieux, Aschenbrenner et Schneider atteignent l'altitude de 7900 m, mais le tout se solde par une catastrophe alpine : dix morts dont Merkl, Welzenbach et Wieland. Or Welzenbach est un alpiniste célèbre, de surcroît membre du parti, l'impact sur l'opinion est énorme. Le régime décide alors d'aller plus loin : il dispose pour cela d'un atout important en la personne de Paul Bauer, alpiniste et himalayiste réputé, lui aussi tout dévoué au système. Paul Bauer est le sous-marin mis en place par les nazis pour torpiller le DÖAV et faire rentrer le mouvement alpin dans le giron nazi. Son instrument sera la DHS (*Deutsche Himalaja-Stiftung*, Fondation pour l'Himalaya), créée en 1936. Les débuts de cet organisme sont fortement marqués par la personnalité de trois hommes : Paul Bauer donc, Fritz Bechtold (1901-1961), premier secrétaire de la DHS, et Hans von Tschammer und Osten (1887-1943), responsable de l'ensemble des activités sportives (*Reichssportführer*), premier président du Conseil d'administration de la fondation. Ainsi, en 1936, 1937, 1938 et 1939 quatre expéditions seront organisées dans le cadre de la DHS, dont trois vers le Nanga Parbat, celle de 1937 étant une nouvelle catastrophe avec seize morts. Le Nanga Parbat devient une obsession allemande, le symbole de la montagne tueuse que seuls des surhommes pouvaient affronter. En 1938 l'expédition mise sur pied est encore plus importante, les alpinistes bénéficiant, grande première, de l'aide d'un avion mis à disposition par l'aviateur Udet, as de la Première Guerre mondiale et un des responsables de l'aviation. »

La défaite de 1945 place l'Allemagne dans une situation peu ordinaire, puisqu'elle doit porter l'opprobre de la barbarie nazie, qui lui interdit toute manifestation de fierté nationale. C'est une situation qui va durer très longtemps, au moins jusqu'aux années 1970, lorsque la politique du chancelier Willy Brandt aura permis à la RFA d'assumer pleinement et courageusement les pires aspects de son passé. Observons en passant que ce type de pénitence a été totalement épargné à l'Autriche, à l'Italie et même à la RDA, ce qui est loin d'être équitable. Ainsi, au moment même où des Français plantent fièrement leur drapeau au sommet de l'Annapurna, des Anglais sur celui de l'Everest, ou des Italiens au faite du K2, les Allemands se voient interdire ce type de triomphalisme. Ce sera tout le mérite de Karl Maria Herrligkoffer¹⁹, personnage par ailleurs discuté sous bien des aspects, que de rendre possible la réhabilitation d'un alpinisme austro-allemand de haut

19 - Voir p. 93 l'article de Michel Mestre : *Buhl, Herrligkoffer, Nanga Parbat – une autre trilogie*.

niveau exempt de tout esprit apparent de glorification nationale. Il va donc inventer un modèle d'alpinisme qui permet de contourner l'obstacle : l'alpinisme commémoratif, les expéditions « in memoriam ». L'expédition de 1953 est organisée à la mémoire de Willi Merkl, son demi-frère. Et comme le hasard le sert, le modèle pourra se répéter à l'infini : Buhl trouve la mort au Chogolisa en 1957, Sigi Löw se tue au Nanga Parbat en 1962, Kinshofer tombe au Pattert en 1964, Félix Kuen disparaît au début des années 70 – les expéditions de 1968, 1970 et 1975 seront explicitement organisées à la mémoire des trois derniers, à quoi s'ajoute encore l'expédition germano-polonaise de 1975, dédiée à la mémoire de Karl Golikow. Ce modèle est aujourd'hui largement reproduit, y compris en France, et on peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure l'ascension solitaire de Messner en août 1978 n'est pas implicitement accomplie en hommage à son frère Günther, pour ne pas parler d'exorcisme.

Derrière cette façade commémorative, cependant, il est possible d'identifier une autre signification symbolique, beaucoup plus terre à terre, perceptible dans le film tourné lors de l'expédition de 1953. L'auteur en est Hans Ertl, qui avait travaillé avant la guerre avec Leni Riefenstahl comme cameraman, avant d'être le photographe personnel de Rommel. « [Ce film] est construit autour et pour la mise en scène de la production industrielle allemande, à travers divers éléments tels que les tentes *Deutcher*, la bière *Löwenbrau*, ou encore, plus important, l'équipement radio *Telefunken*. La présence de *Telefunken* domine tout l'aspect narratif du film, et la technologie allemande est présentée comme ayant joué un rôle fondamental dans la réussite de l'entreprise himalayenne dirigée par Karl Herrligkoffer. Le film de Ertl correspond, en fait, à la mise en scène du miracle économique allemand - *Wirtschaftswunder* - du début des années cinquante. »²⁰

Un autre apport important de Herrligkoffer réside dans sa capacité à donner à ses expéditions une dimension internationale : Autrichiens dès 1953, Italiens du Sud-Tyrol en 1970, Polonais et Suisse en 1982, pour ne citer que les expéditions au Nanga Parbat. Il aura ainsi permis que ce sommet soit gravi par des alpinistes représentant tous les fragments de la famille germanique en Europe. D'une certaine façon, et sans le proclamer, il aura donc fait en sorte que le Nanga Parbat soit une montagne pangermanique – mais non pangermaniste – sans avoir à le dire... Moins glorieux est un troisième aspect de son action, à savoir son aptitude à engendrer polémiques et procès, aussi bien vis-à-vis des institutions que des individus, le moindre n'étant pas Reinhold Messner (il réussit à faire interdire la publication de son livre *La Fusée rouge*, où Messner voulait donner sa version du drame de 1970). Pour autant, cet aspect déplaisant n'a manifestement pas dissuadé les amateurs de postuler en foule pour les expéditions du gynécologue munichois...

20 - Michel Raspaud : *L'aventure himalayenne, les enjeux des expéditions sur les plus hautes montagnes du monde, 1880-2000*, PUG, 2003. Sur Hans Ertl, voir l'article de Bernard Vaucher dans *VerticalRoc* n° 23, mai 2002.

L'entrée en scène de Messner en 1970 est essentielle à plus d'un titre. D'abord parce qu'elle marque un changement de génération : né en décembre 1944, Reinhold Messner est un fils de l'après-guerre. Tous les protagonistes des expéditions précédentes avaient subi d'une façon ou d'une autre les effets des régimes nazi ou fasciste, fût-ce sur les bancs de l'école. Plusieurs des membres de l'expédition victorieuse de 1953 étaient déjà présents sur la scène himalayenne avant la guerre : Peter Aschenbrenner avait participé aux expéditions de 1932 et 1934, le cinéaste Hans Ertl était au Karakoram en 1934 avec Marcel Kurz et André Roch ; né en 1916, Herrligkoffer exerçait la médecine à Munich lors du déclenchement de la guerre, et Buhl avait quatorze ans au moment de l'Anschluss. Que ces hommes eussent été ou non des supporters du nazisme (et beaucoup le furent), c'était une expérience dont il était impossible de s'affranchir totalement – il y eut une époque où il fallait presque s'excuser d'être Allemand.

Messner, lui, n'eut jamais à s'excuser d'être alpiniste, et parmi les meilleurs de tous les temps. Le hasard lui avait pourtant servi la possibilité de se muer en portedrapeau : né dans le Tyrol du Sud, cette région germanique incorporée de force à l'Italie et en état de révolte chronique contre elle, il aurait pu se draper dans l'étendard de la cause séparatiste. S'il ne perdit pas une occasion de souligner son identité, il fit un autre choix : en 1970, il se contenta de placer au sommet du Nanga Parbat le fanion du club d'alpinisme de Bolzano, et en 1978 il y déposa une copie de la première page de la Bible de Gutenberg, avec sa signature et la date du 9 août. Au retour, il affirma qu'il ne grimpa ni pour le Südtirol, ni pour l'Italie, ni pour l'Autriche, mais pour lui-même. Après le temps du combat pour la patrie, après les expéditions commémoratives, après la quête collective des « derniers grands problèmes », venait le temps de l'alpinisme individualiste et de la pure performance. Ce tournant fut général dans les années 1970, au moins pour les pays occidentaux, même si la vieille méthode des expéditions lourdes produisait encore ses derniers effets – les Français devaient encore s'y appliquer au K2 en 1979 et au Nanga Parbat en 1979 et 1982, mais de façon fort peu convaincante. Au même moment, les Autrichiens avaient apporté la preuve que des expéditions légères étaient capables de réussir, y compris sur des itinéraires nouveaux : ce fut le cas en 1976 sur l'arête Sud-Ouest, avec l'équipe de Hanns Schell, puis en 1978 quand la voie Kinshofer du versant Diamir fut reprise et améliorée par l'équipe de Rudolf Wurzer.

Cela ne signifie pas que des alpinistes aient totalement renoncé à donner un sens patriotique, nationaliste ou politique à leurs réussites. C'est une démarche qu'on cherchera plutôt du côté des Japonais (très présents à partir de 1983), puis des Coréens (à compter de 1990), pour ne pas parler des Chinois (apparus en 1997, avec 6 Tibétains au sommet). On serait donc tenté d'y voir une spécialité asiatique si elle ne réapparaissait en Europe sous d'autres formes, par exemple lorsque l'affirmation régionaliste (voire séparatiste) se substitue à l'affirmation nationale. C'est ainsi qu'on voit les expéditions espagnoles se réclamer du Pays Basque (1983, 1992, 1999), de la Catalogne (1984, 1987, 1993, 1997), quand ce n'est pas de la région de

Valence (1986), de l'Aragon (1994) ou de Madrid (1990, 1998). On aurait pu croire ces manifestations de chauvinisme provincial réservées aux stades de football ou aux arènes de tauromachie. Mais peut-être s'agit-il d'autre chose. D'abord, il est permis de penser que le besoin de brandir un drapeau correspond tout simplement à un stade du développement de l'histoire alpine, et signale donc son état de maturité dans tel ou tel pays. Ensuite, il est possible d'y voir un déplacement idéologique. Après l'apothéose du culte du Moi dans le contexte de la libération culturelle des années 1960-70, on assiste à partir des années 1980-90 à un retour du symbolique, sous des formes renouvelées : l'exaltation des valeurs de la libre entreprise (le culte de la compétition, l'esprit d'équipe...), l'écologisme (Free K2), les objectifs scientifiques (la mesure de l'Everest), les grandes causes politiques ou humanitaires (Tibet libre) – quelle expédition n'affiche pas aujourd'hui un alibi humanitaire ? Mais le renouvellement des formes peut parfois camoufler une régression vers de vieilles obsessions, dont la moindre n'est pas le nombrilisme régionaliste.

Parallèlement, il y a de façon évidente un affranchissement par rapport aux règles traditionnelles de l'alpinisme, et là aussi Messner faisait figure de novateur avec son ascension solitaire de 1978. Le solo de Buhl en 1953 était une aventure extraordinaire, mais c'était le produit des circonstances : Buhl avait été lâché par son compagnon à la dernière minute. Celui de Messner était totalement délibéré, impliquant un investissement physique et mental inouï, un défi sans doute beaucoup plus significatif que de collectionner quatorze huit-mille. Par la suite le sommet du Nanga Parbat devait être atteint plusieurs fois en solitaire, mais toujours en couronnement d'une ascension collective, notamment en 1982 par Hans Engl (répétant la voie Kinshofer) et Ueli Bühler (achevant la première ascension du pilier est-sud-est du versant Rupal), puis en 1984 par Marcel Ruedi dans la voie Kinshofer. Un Allemand, deux Suisses... On devait revoir Messner sur le Nanga Parbat beaucoup plus tard, comme s'il se l'était approprié : en 2001, il conduisit sur la face nord-ouest du sommet Nord (7816 mètres) une petite équipe du Südtirol, comprenant Hans Peter Eisendle et Wolfgang Tomaseth. Dans l'intervalle d'autres Tyroliens du Sud s'étaient illustrés sur la montagne avec la première descente à skis réussie en 1990 par Hans Kammerlander et le Suisse Diego Wallig, accompagnés par Stefan Jossen et - déjà - Wolfgang Tomaseth²¹.

Si les alpinistes germaniques ont très largement dominé de 1932 à 1982, on ne les a plus rencontrés que de façon fort épisodique après cette date²², qui correspond aussi à une sorte de banalisation de la montagne. Les ascensions réussies deviennent beaucoup plus fréquentes (avec une impressionnante poussée depuis 1997 : 84 ascensionnistes au sommet !), les accidents infiniment moins nombreux (2 morts seulement depuis 1997 : le ratio en prend un coup !). L'écrasante

21 - On relève encore le passage d'une cordée du Sud-Tyrol en 2001.

22 - Avec cependant un retour notable en 1999 (4 ascensionnistes) et 2001 (7).

majorité des parcours ont lieu par la voie Kinshofer²³ du versant Diamir, devenue voie normale du Nanga Parbat, bien que la voie Schell de l'arête Sud-Ouest paraisse moins dangereuse : sur les 170 ascensionnistes parvenus au sommet depuis 1985, 159 sont montés par la voie Kinshofer, soit 96,5 %, tandis que la voie Schell n'a été utilisée que deux fois. Aucun grand itinéraire nouveau n'est tracé après 1982 (conquête du pilier Est-Sud-Est du sommet Sud par la dernière expédition Herrligkoffer), abstraction faite de la voie japonaise de 1995 sur le versant Rakhiot, de trois tentatives sur le Diamir ou le Rupal entre 1990 et 2001, toutes arrêtées entre 7400 et 7500 mètres²⁴, et de l'ascension réussie de Lafaille et Moro en 2003. Ce n'est pas faute de nouveaux défis : ainsi, la première ascension hivernale n'a toujours pas été faite, mais force est d'observer que les essais ont été rares. Le premier revient à une petite équipe anglaise sur le versant Rakhiot, en 1950 – elle s'achève par la mort de O. W. Thornley et W. H. Grace sous une avalanche. En 1964, Herrligkoffer dirige une première tentative sur le pilier Est-Sud-Est du Rupal : elle ne dépasse pas 5800 mètres. Les tentatives sont plus nombreuses entre 1989 et 1998, et toutes polonaises, d'abord sur le versant Rupal (sous la conduite de M. Berbeka), puis dans la voie Kinshofer (avec A. Zawada) – toutes échouent entre 6000 et 6800 mètres. À l'évidence, l'hivernale du Nanga Parbat pose des problèmes redoutables.

En été, le plus gros défi est représenté par l'arête Ouest, ou arête Mazeno, essayée une première fois par l'expédition Frésafond de 1979, puis à deux reprises par Doug Scott avec des équipes légères en 1992 et 1995. Il s'agit de rien moins que de traverser sept sommets à partir du col Mazeno (5300 mètres), sur une arête longue de 15 kilomètres avant de rejoindre la voie Schell du versant Rupal et de la suivre jusqu'au sommet. La tentative la plus poussée, en 1992, ne dépasse pas la troisième Pointe (6970 mètres), atteinte par Doug Scott, le russe Effimov et deux Sherpas. Ces tentatives coïncident avec la réapparition des Britanniques sur la montagne qui avait été le tombeau de Mummery près d'un siècle auparavant. Hormis la dramatique tentative hivernale de 1950, plus aucun Anglais n'avait approché le Nanga Parbat jusqu'en 1990, quand Roger Mear et David Walsh parcoururent enfin la voie Kinshofer en parfait style alpin.

23 - Cette voie comporte vers 6000 mètres un fort ressaut rocheux haut de 150 mètres, avec des passages de V. Il fut équipé d'un treuil dès 1961. Certains ascensionnistes l'évitent par un cheminement glaciaire, à l'imitation de Liliane et Maurice Barrard en 1984, ou de Kammerlander et Wallig en 1990, lors de leur descente à skis. Ceux-ci faillirent le payer fort cher, puisqu'ils déclenchèrent sous eux une monstrueuse avalanche au moment de s'engager dans l'immense couloir de 1000 mètres. Voir le livre de Hans Kammerlander, *Fou d'altitude*, éd. Guérin, 2001, pp. 95-97.

24 - 1990, versant Rupal : tentative sud-coréenne à droite de la voie Schell. 1991, versant Diamir : tentative autrichienne sur l'éperon Aufschneider. 1995, versant Rakhiot : voie directe japonaise vers la Silbersattel. 2001, versant Diamir : tentative sud-tyrolienne dans la face N.-O. du Sommet Nord.

Et les Français dans tout cela ? Force est de constater que le chapitre sera bref, sans être totalement dénué d'intérêt. On vient de faire allusion à l'expédition Frésafond de 1979. Ce fut une expédition malheureuse, victime à la fois des contingences et de ses pesanteurs. Partie pour tenter le pilier de Rupal, elle fut dans l'impossibilité matérielle de rejoindre son objectif et perdit un temps précieux avant de choisir (par défaut...) de tenter l'arête Mazeno. L'équipe en avait théoriquement les moyens, puisqu'elle rassemblait pas moins de 21 forts grimpeurs, autour d'un important noyau lyonnais – on avait rarement vu pareille concentration de talents. Mais la dynamique de groupe qui en résulta fonctionna à l'inverse des attentes, et il fallut se contenter du plus modeste des lots de consolation, l'ascension de la première Pointe (6880 mètres). Frésafond a conté cela dans un livre-témoignage au style offensif, judicieusement sous-titré : « l'aventure humaine au Nanga Parbat » - c'était reconnaître que l'échec était celui des hommes et d'une certaine conception de l'expédition, et non pas celui de la fatalité ou d'une quelconque malveillance de la montagne, tandis que l'éditeur préférait invoquer une « revanche » de l'Himalaya²⁵...

Suivirent en 1980 et 1982 deux expéditions pilotées par Yannick Seigneur, avec un objectif des plus ambitieux : le pilier Est-Sud-Est du versant Rupal, convoité depuis longtemps par Herrligkoffer qui y avait déjà dirigé trois expéditions avant d'en monter une quatrième, décisive, en 1982. Seigneur constitua des équipes de neuf grimpeurs mêlant Français et Allemands. Mais ces tentatives furent stoppées chaque fois vers 7000 mètres par des accidents : en 1980 Patrick Berhault était atteint d'un œdème, et en 1982 Seigneur lui-même était victime d'une avalanche de séracs, avant la mort d'un porteur. En 1983, c'est une déconvenue identique qui fit échouer à 7600 mètres une tentative menée sur la voie Kinshofer par une petite équipe réunissant Erich Beaud, Victor Lant et François Marsigny. Un œdème, encore... La poisse poursuivait-elle les Français, et à travers eux le G.H.M. ? En quatre ans, c'était treize membres français du Groupe qui s'étaient cassé les dents sur le Nanga Parbat²⁶... La seule réussite enregistrée dans ces années par les Français fut relative. En 1982, Pierre Mazeaud conduisit une expédition lourde rassemblant sept Français et quatre Austro-Allemands (et cinq membres du G.H.M.). L'objectif annoncé était l'éperon Mummery, jamais encore gravi, mais il apparut vite comme exagérément dangereux. On se rabattit donc sur la voie Kinshofer, que Hans Engl fut le seul à parcourir jusqu'au bout.

25 - *La revanche de l'Himalaya / L'aventure humaine au Nanga Parbat* – Jacques-Marie Laffont & Associés, 1980.

26 - Tous comptes faits, et sauf erreur, le sommet du Nanga Parbat n'aura été atteint avant 2003 que par six membres du G.H.M., tous étrangers : Hermann Buhl en 1953, Reinhold Messner en 1970 et 1978, Carlos Carsolio en 1985, Fausto de Stefani en 1986, ainsi que Lutgaarde Vivijis (6ème femme), enfin Gianni Calcagno en 1987.

La première ascension française eut finalement lieu en 1984, dans des conditions idéales puisqu'il s'agissait d'une expédition ultra-légère, la première en style alpin et en même temps la première féminine. C'est l'occasion de remettre en lumière la belle figure, un peu oubliée aujourd'hui, de Liliane et Maurice Barrard, qui furent des himalayistes de premier ordre, tout en se refusant aux excès de la médiatisation. Maurice Barrard avait été dans les années 1970 un animateur énergique et novateur du C.A.F. de Paris, promoteur de belles expéditions au Groënland et au Pérou. Puis Maurice et Liliane s'adonnèrent à l'alpinisme conjugal, réussissant dès 1980 la première ascension française du Hidden Peak, suivi en 1982 du Gasherbrum II, avant de tenter le Nanga Parbat en 1983. Cette tentative échoua à 7950 mètres, après que les Barrard aient ouvert une grande variante à la voie Kinshofer, évitant par la glace le ressaut rocheux de la voie initiale. C'est cet itinéraire qu'ils reprirent en 1984, menant la totalité de l'ascension en technique alpine, sans le moindre soutien extérieur. L'année d'après devait les trouver au Makalu (où ils durent s'arrêter à 30 mètres du sommet), puis ce fut en juin 1986 leur dramatique ascension du K2, au retour de laquelle ils disparurent dans la tempête – on ne devait retrouver le corps de Liliane que plusieurs années après.

Si ce sont les Barrard qui ont ouvert la voie aux femmes, ce furent des Polonaises qui s'illustrèrent de la façon la plus éclatante en ce même mois de juillet 1985 : le 12, Dobrosława Wolf s'élevait en solitaire jusqu'à 8075 mètres, puis le 15 le sommet était atteint par Anna Czerwinska, Krystyna Palmowska et Wanda Rutkiewicz. Première femme au sommet de l'Everest en 1978, à 35 ans, dans le cadre d'une expédition Herrligkoffer, Wanda Rutkiewicz volait désormais de ses propres ailes, organisant elle-même ses expéditions et n'hésitant pas à rejoindre les sommets en solo. En 1985, elle se lançait dans la course aux quatorze huit-mille (elle avait déjà l'Everest, le Gasherbrum III et le Makalu à son actif), pour avaler le K2 en 1986, le Shisha Pangma en 1987, le Gasherbrum II en 1989, à nouveau le Gasherbrum III en 1990, enfin le Cho Oyu et l'Annapurna en 1991, tous deux atteints en solo... Le cas de la cordée féminine de 1985 resta sans réplique. Depuis, six autres femmes²⁷ ont atteint le sommet du Nanga Parbat, soit en couple, soit dans un groupe plus large.

Par une de ces coïncidences dont les grandes montagnes ont le secret, les Barrard s'étaient trouvés sur le K2 en même temps que Michel Parmentier, encordé avec Wanda Rutkiewicz, et Benoît Chamoux, qui en avait fait l'ascension solitaire quatre jours plus tôt. Parmentier trouva la mort en 1988 dans la face nord de l'Everest, qu'il tentait en solo dans une expédition montée par Chamoux. Wanda Rutkiewicz disparut en 1992 au Kangchenjunga, vers 8200 mètres, alors qu'elle tentait de réussir son dixième huit-mille. Et en octobre 1995, c'est Chamoux qui disparut à son

27 - La Belge Lut Vivijns en 1986, la Japonaise Yuka Endo en 1988, la Slovène Marija Frantar en 1990 (par la voie Schell), l'Italienne Nives Meroi en 1998, enfin l'Allemande Theresia Koch et l'Espagnole (des Asturies...) Eva Zarzuelo, le même jour de 2001.

tour à faible distance du sommet de ce même Kangchenjunga, qui devait représenter son quatorzième huit-mille. Le Nanga Parbat avait été l'un de ses premiers, réussi au jour anniversaire de son K2, en juillet 1987. Il s'agissait d'une ascension express de la voie Kinshofer, Chamoux avalant les 3750 mètres de dénivelée depuis le camp de base en 23 heures... Une course menée évidemment en solitaire, mais dans le sillage de trois Italiens de l'expédition Quota 8000, partis deux jours auparavant et chargés de faire la trace. Ce procédé était bien dans le style d'un adepte de la performance et de la médiatisation, aux antipodes du classicisme rigoureux et de la discrétion des Barrard.

Entre temps avait eu lieu une autre ascension française en couple de la voie Kinshofer, celle de Bernard Muller conduisant en 1985 Laurence de la Ferrière. Il fallut ensuite attendre 1999 pour retrouver deux Français au sommet, André Trémoulière et Michel Vincent, montés eux aussi par la voie Kinshofer. Mais c'est à Jean-Christophe Lafaille qu'il revint de faire du nouveau - on serait tenté de dire: enfin ! Alors que se déroulaient les rituels du cinquantenaire de l'Everest, en mai 2003, sans qu'aucun des protagonistes réunis songeât à sortir des voies normales, Lafaille commença par s'offrir le Dhaulagiri (20 mai), puis se rendit sur le versant Diamir du Nanga Parbat en compagnie de l'Italien Simone Moro. Le 20 juin, ils remontèrent entièrement un haut éperon situé dans la partie orientale du versant, ouvrant ainsi un nouvel itinéraire baptisé « Tom et Martina ». Mais le mauvais temps survint dans la nuit, et ils se rabattirent sur le camp III de la voie Kinshofer, où ils retrouvèrent l'Américain Ed Viesturs. Ensemble, ils partirent le 23 pour le sommet, que Moro n'atteignit pas. Pour Lafaille, c'était son dixième 8000, et il prenait aussitôt le chemin du Broad Peak...

Cinquante ans après l'exploit de Buhl, le Nanga Parbat est-il sujet à la même banalisation que l'Everest ? On n'y trace plus guère de voies nouvelles, on ne s'y tue plus, on y monte gentiment, tout le monde par le même chemin, et ce peut être une joyeuse et sympathique Tour de Babel : le 30 juin 2001, on y parlait à la fois japonais, urdu (ou balti ?), espagnol, finlandais, lituanien, allemand ou italien, à moins que ce ne soit du patois valdôtain... C'est une évolution qui s'observe de façon nette depuis les années 1996-98 sur la plupart des sommets himalayens, K2 compris. Cela signifie que l'histoire de l'Himalaya s'aligne peu à peu sur celle des Alpes, que le temps de la massification est venu, et que s'efface celui de l'héroïsme. Pourtant, pourquoi ne se réjouirait-on pas de ce qu'un grand nombre d'hommes et de femmes aillent vers les cimes, puisque les chemins en ont été ouverts ? C'est, en soi, un signe de progrès. Le vrai souci réside dans l'affadissement qui l'accompagne, comme si le projet himalayen n'était plus capable de stimuler l'imagination. Mais peut-être aussi ne faut-il pas se laisser hypnotiser par le cap fatidique des huit-mille, tant il est vrai qu'il se passe bien des choses en-dessous. Resterait seulement l'idée que le Nanga Parbat n'avait pas dit son dernier mot, et qu'on l'aura peut-être trop vite installé dans la banalisation...



*Pic innommé dans les parages du Nanga Parbat.
Aussi vaste que le massif des Écrins, le massif du Nanga Parbat renferme une grande
quantité de sommets de 5000, 6000 ou même 7000 mètres d'altitude, dont beaucoup sont
encore vierges, et représentent autant d'objectifs potentiels pour des expéditions légères.
Il subsiste donc de belles possibilités pour l'himalayisme d'exploration...
(Photo expédition française 1979/J.-P. Frésafond)*

Bibliographie générale en français :

- Hermann Buhl : *Buhl du Nanga Parbat* - Arthaud, 1955
Hermann Buhl : *Du Tyrol au Nanga Parbat* - Hoëbeke, 1997
Maurice Herzog : *Les grandes aventures de l'Himalaya* - Lattès, 1981
Reinhold Messner : *Nanga Parbat en solitaire* - Arthaud, 1979
Une vie d'alpiniste - Arthaud, 1992
Premier vainqueur des quatorze 8000 - Denoël, 1987
Jean-Pierre Frésafond : *La revanche de l'Himalaya* - J.-M. Laffont, 1980
Pierre Mazeaud : *Nanga Parbat, montagne cruelle* - Denoël, 1982
Karl Herrligkoffer : *Nanga Parbat* - Julliard, 1954
David Torres Ruiz : *Nanga Parbat* (roman) - Glénat, 2002
Michel Raspaud : *L'Aventure himalayenne - Les enjeux des expéditions sur les plus
hautes montagnes du monde (1880-2000)* - Presses Universitaires de Grenoble, 2003



L'équipe de 1934. Au 1er plan : Schneider, Welzenbach, Aschenbrenner, Merkl, Kapp, Müllritter, Kuhn ; derrière : Bernard, Wieland, le cap. Langster, Hieronimus, Bechtold.



Ci-dessus : Paul Bauer, artisan de la soumission des organisations d'alpinisme au régime nazi.

Ci-contre : en juillet 1938, quatre mois après l'Anschluss, Adolf Hitler pose avec les vainqueurs de l'Eiger, encadré par les deux Autrichiens : Harrer à sa droite, Kasperek à sa gauche. À l'extrême-gauche, Heckmair.

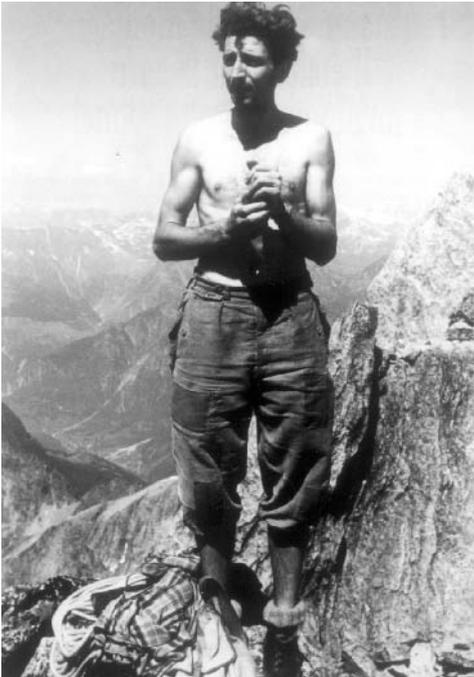




Ci-dessus : Aufschnaiter au Tibet.

Ci-dessous : l'équipe de 1953. Debouts : Buhl, Aumann, Frauenberger, Köllensperger, Rainer, Herrligkoffer, Bitterling, Ertl. Assis : Kempter. Le « Victoria » était un navire anglais...







Page ci-contre, en haut : Buhl après son ascension solitaire de la face N du Badile ; Kinshofer (avec Alamberger) lors de l'hivernale de la face N de l'Eiger.

En bas, les frères Messner.

Ci-dessus : Scholz (à gauche) et Kuen (à droite) encadrant Herrligkoffer (casquette) et le capitaine pakistanais Saqi après la conquête du Pilier SE en 1970. Au même moment, les frères Messner étaient considérés comme « disparus » sur le versant Diamir...

Ci-dessous : Ertl porté en triomphe après son ascension solitaire de la voie Kinshofer en 1982 ; le même sort est réservé à Mazeaud, chef de l'expédition.

